

II

Le chapitre sur l'accumulation primitive ne prétend que tracer la voie par laquelle, dans l'Europe occidentale, l'ordre économique capitaliste est sorti des entrailles de l'ordre économique féodal. Il expose donc le mouvement historique qui, faisant divorcer les producteurs de leurs moyens de production, convertit les premiers en salariés (prolétaires dans le sens moderne du mot) et les détenteurs des derniers en capitalistes. Dans cette histoire, « toutes les révolutions font époque qui servent de levier à l'avancement de la classe capitaliste en voie de formation, celle surtout qui, dépouillant les grandes masses de leurs moyens de production et d'existence traditionnels, les lancent sur le marché du travail. [...] Mais la base de toute cette évolution, c'est l'expropriation des cultivateurs. Elle ne s'est encore accomplie d'une manière radicale qu'en Angleterre. [...] Mais tous les autres pays de l'Europe occidentale parcourent le même mouvement », etc. (*le Capital*, éd. française, p. 315¹). À la fin du chapitre, la tendance historique de la production [capitaliste] est réduite à ceci : elle « engendre elle-même sa propre négation avec la fatalité qui préside aux métamorphoses de la nature »; qu'elle a créé elle-même les éléments d'un nouvel ordre économique en donnant le plus grand élan, en même temps, aux forces productives du travail social et au développement intégral de chaque producteur; que la propriété capitaliste, qui repose déjà sur une sorte de production collective, ne peut se transformer qu'en propriété sociale. Je n'en fournis aucune preuve à cet endroit, pour la bonne raison que cette affirmation elle-même n'est que le résumé sommaire de longs développements antérieurement donnés dans les chapitres sur la production capitaliste².

Maintenant, quelle application à la Russie mon critique pouvait-il tirer de mon esquisse historique? Seulement celle-ci : si la Russie tend à devenir une nation capitaliste à l'instar des nations de l'Europe occidentale, et pendant les dernières années elle s'est donnée beaucoup de mal en ce sens, elle n'y réussira pas sans avoir préalablement transformé une bonne partie de ses paysans en prolétaires; et après cela, amenée une fois au giron du régime

capitaliste, elle en subira les lois impitoyables, comme d'autres peuples profanes¹. Voilà tout. Mais c'est trop peu pour mon critique. Il lui faut absolument métamorphoser mon esquisse de la genèse du capitalisme dans l'Europe occidentale en une théorie historico-philosophique de la marche générale, fatalement imposée à tous les peuples, quelles que soient les circonstances historiques où ils se trouvent placés, pour arriver, en dernier lieu, à cette formation économique qui assurera, avec le plus grand essor du pouvoir productif du travail social, le développement le plus intégral de l'homme. Mais je lui demande pardon. C'est me faire en même temps trop d'honneur et trop de honte. Prenons un exemple. En différents endroits du *Capital*, j'ai fait allusion au destin qui atteignit les plébéiens de l'ancienne Rome. C'étaient originairement des paysans libres cultivant, chacun pour son compte, leurs propres parcelles. Dans le cours de l'histoire romaine, ils furent expropriés. Le même mouvement qui les sépara d'avec leurs moyens de production et de subsistance impliquait non seulement la formation de grandes propriétés foncières, mais encore celle de grands capitaux monétaires. Ainsi, un beau matin, il y avait, d'un côté, des hommes libres dénués de tout, sauf de leur force de travail, et de l'autre, pour exploiter ce travail, les détenteurs de toutes les richesses acquises. Qu'est-ce qui arriva? Les prolétaires romains devinrent non des travailleurs salariés, mais un *mob* fainéant plus abject que les ci-devant *poor whites* des pays méridionaux des États-Unis; et à leur côté se déploya un mode de production non capitaliste, mais esclavagiste. Donc, des événements d'une analogie frappante, mais se passant dans des milieux historiques différents, amenèrent des résultats tout à fait disparates. En étudiant chacune de ces évolutions à part, et en les comparant ensuite, l'on trouvera facilement la clef de ces phénomènes, mais on n'y arrivera jamais avec le passe-partout d'une théorie historico-philosophique générale dont la suprême vertu consiste à être supra-historique².